

SHANGHAI EXPRESS

Crimes
et
Récits Noirs

SHANGHAI EXPRESS
N°0

DÉCEMBRE 2005

Sherlock Holmes selon
Marc
TWAIN

Un introuvable de
Jean
MECKERT

Le dernier roman de
Pierre SINIAC

Le code pénal illustré par
Joe G. PINELLI

Des nouvelles
d'**Olivier MAU** et de **Marc VILLARD**

Un inédit de
Daniel BRUN

L'entrevue de
Patrick PECHEROT

F: 6,00€



813

L'Association des amis de la littérature policière

Notre Association

813, première association européenne des amateurs de la littérature policière dans toutes ses formes, regroupe plus de 800 membres, auteurs, éditeurs, journalistes, libraires ou « simples » lecteurs afin de partager, et de faire partager notre passion commune : le genre policier, ses grands noms, ses classiques, son Histoire mais aussi ses « illustres inconnus ». Depuis 25 ans, notre association poursuit plusieurs buts : L'étude et la redécouverte de la littérature policière par un travail d'analyse de spécialistes ou d'universitaires au sein de la revue, le soutien à la publication de livres ou de fac-similé....

Sa promotion auprès de l'extérieur par la diffusion de la revue, la création d'une exposition permanente, l'organisation et la participation à des manifestations littéraires... Mettre en contact tous les amateurs du genre grâce à notre liste de discussion Internet, l'organisation de rencontres en régions...

La Revue

813, c'est aussi la première revue sur la littérature policière en langue française qui, chaque trimestre, part à la rencontre de l'actualité du genre mais aussi à la découverte d'œuvres méconnues à travers plus de 70 pages de chroniques régulières, reportages, interviews mais aussi de dossiers thématiques (Jean Meckert, le polar latino-américain, ou James Lee Burke, parmi les plus récents.)

Comment adhérer?

Adhésion + Revue : 30€
Abonnement à la revue seule : 23€/4numéros
Prix du numéro : 7€
Demande d'adhésion et chèque à envoyer à : Jean-Louis Touchant, 22 Bd Richard-Lenoir 75011 PARIS

Bulletin d'Adhésion

Nom : Prénom :
Adresse :
Mél :
Tél :

EDITORIAL

Vous avez entre les mains le numéro 0 de **SHANGHAI EXPRESS**.

SHANGHAI EXPRESS. Un nouveau magazine grand public sur le roman noir, le fait-divers et le polar. Un magazine fait de textes, de chroniques, d'entrevues et d'illustrations. Un magazine rempli de feuilletons, de nouvelles, d'inédits, de redécouvertes et de surprises. Un magazine qui se veut drôle et sérieux, beau et intéressant. Un magazine qui s'adresse aux amateurs du genre et aux lecteurs occasionnels. Un magazine à collectionner, à lire et à relire.

SHANGHAI EXPRESS. Un titre qui évoque Marlène Dietrich, le cinéma noir, la littérature, l'aventure, l'exotisme. Un film de Joseph von Sternberg où il y a un meurtre, un train, une femme fatale, des bons et des méchants. Ce numéro 0 de **SHANGHAI EXPRESS** est très court, bien en deçà des 80/96 pages qu'il fera par la suite. Les feuilletons s'étaleront sur 6 ou 8 pages, les nouvelles et les chroniques seront plus nombreuses, les entrevues plus denses, et nous ferons appel à de très nombreux auteurs et illustrateurs français et étrangers. Vous le trouverez en kiosque et il sera mensuel. Des auteurs, des éditeurs, des spécialistes du genre et des amis nous ont aidés et nous ont encouragés. Qu'ils soient remerciés ! Et maintenant, lisez-le, prêtez-le, critiquez-le, et participez à son lancement en mars 2006 en vous abonnant.

SOMMAIRE

grandes lignes	La première enquête de l'inspecteur Lentraille Jean MECKERT	4
entrevue	Deux minutes d'arrêt Patrick PECHEROT	6
chronique	La vie déraile Jérôme PIERRAT	7
à quai	Jardin de roses Olivier MAU	8
grandes lignes	Le Code Dassoucy Daniel BRUN	10
grandes lignes	Plus fort que Sherlock Holmes Mark TWAIN	12
chronique	Contrôle des billets Clémentine THIEBAULT	14
à quai	Le faussaire Marc VILLARD	15
avant-première	La course du hanneton dans une ville détruite Pierre SINIAC	16
chronique	Roman de gare Jérôme LEROY	18
le code pénal illustré	L'escroquerie Joe G. PINELLI	19

Les illustrations sont issues du crayon admirable de Joe G. Pinelli qui vient de recevoir le prix du meilleur graphisme Soleil d'or 2005 pour son dernier album « Une magnifique journée » paru aux Requins-marteaux.

SHANGHAI EXPRESS
37 rue Rousselet 75007 Paris
shanghai.express@free.fr

Rédaction : Stefanie Delestré et Laurent Martin
Conception Réalisation : Bleu Banquise
Impression : AG Roto
Illustrations : Joe G. Pinelli
Régie publicitaire : shanghai.express@free.fr

Ont participé à ce numéro : Hélène Fishbach, Olivia Castillon, Jean Bernard Pouy, Claude Mesplède, Frédéric Martin, Jean-Louis Touchant et 813, Laurent Meckert, François Guerif, Hervé Delouche, Jérôme Leroy, Clémentine Thiebault, Jérôme Pierrat.

La première enquête de l'inspecteur Lentraille

JEAN MECKERT

Aucun des lecteurs qui, en 1940, lut cette première enquête de l'inspecteur Lentraille écrite par un certain Albert Duvivier, ne sut qu'il s'agissait du même Jean Meckert qui, un an plus tard avec Les Coups, recevrait les louanges du monde littéraire. Aucun des lecteurs qui, depuis 1940, découvrit l'œuvre de Jean Meckert puis celle de Jean Amila, ne s'est jamais douté qu'il se cachait aussi sous ce pseudonyme, et sous bien d'autres encore, pour écrire de petits récits policiers ou d'aventures. SHANGHAI EXPRESS réédite aujourd'hui, pour la première fois depuis 1940, ce que l'on peut à bon droit considérer comme le premier récit publié de cet auteur majeur du roman noir français.

Quand le commissaire Le Barois eut indiqué à l'inspecteur Verdier le lieu et la nature du crime, tels qu'ils venaient de lui être communiqués :

– Prenez le petit Lentraille avec vous, dit-il, ça le débrouillera.

Lentraille venait d'être nommé au cadre des inspecteurs de la police judiciaire et en était au stage indispensable et fastidieux qui consiste à doubler un titulaire, à faire parfois les plus sales besognes, sans pour cela se voir marquer aucune considération spéciale.

Quand on lui dit qu'il allait travailler avec Verdier, cela ne lui fit ni chaud ni froid. Il estima, à juste titre, que lorsqu'on entre dans une maison où les principes hiérarchiques sont sévèrement ordonnés, le mieux est de s'y soumettre et de garder ses réflexions pour soi.

Or, à part lui, il pensait que l'inspecteur Verdier était un fichu incapable, large des épaules, et fort en gueule, mais dénué de tout sens critique, et incapable du moindre effort psychologique. L'affaire avait eu lieu sur la zone, du côté du Pré-Saint-Gervais. Il s'agissait d'une femme, qui devait avoir été étranglée.

– Sale affaire ! disait Verdier. On va mettre encore le nez dans la basse pègre.

Lentraille ne répondit pas.

A l'adresse indiquée, c'était un hôtel, un hôtel de petite banlieue dans une rue blême. Deux agents étaient à la porte, qui saluèrent Verdier :

– Où est le corps ? demanda celui-ci.

– Au premier, dans sa chambre. On n'a rien touché.

Ni les photographes, ni le médecin légiste n'étaient encore là.

– Montons ! dit Verdier

Lentraille le suivit dans la chambre. Le corps était sur le lit, dans la position où, probablement, on l'avait trouvé. On voyait des traces très nettes de lutte, et la victime semblait avoir été

étranglée avec une écharpe de soie qu'elle portait encore autour du cou et sur laquelle ses mains étaient encore crispées. Lentraille n'avait encore jamais vu de cas de mort par strangulation. Il fut assez péniblement affecté, quoi qu'il en dise, et préféra regarder ailleurs.

La chambre était petite, pas absolument propre, mais pas, non plus, sordidement sale. Un désordre y régnait, mais l'armoire-penderie, qui se trouvait au pied du lit, ne semblait pas avoir été découverte.

Verdier commença l'enquête. De la patronne de l'hôtel, une assez forte femme au regard vivace, il apprit l'identité de la victime : une nommée Irma Melun, âgée de vingt-deux ans, inscrite au bureau de chômage sous la profession de bonne à tout faire.

– Depuis combien de temps est-elle ici ? demanda l'inspecteur. L'hôtesse, qui se nommait Marie Roget et devait voisiner la quarantaine, lui mit le registre entre les mains :

– Il y a bientôt deux ans, monsieur l'inspecteur. Vous pensez que je tiens mes registres à jour, monsieur l'inspecteur !

Elle affectait une politesse un peu douceuse qui flattait le gros Verdier mais irritait sourdement le petit Lentraille qui ne disait mot.

– Où étiez-vous au moment du crime ? interrogea Verdier d'un air dur.

– Je ne sais pas, dit la femme, je devais dormir.

– Vous avez le sommeil bien dur, fit l'inspecteur sans aménité. Qui habite encore ici ?

– On a un malade, fit la femme. C'est vraiment le jour.

– Un malade ?

– Oui, Hannequin, qui a fait les colonies, et qui pique sa crise de paludisme depuis hier tantôt.

– C'est tout ?

– Non, dit Marie Roget, il y a encore Léon.

Un homme un peu maigre, au visage plutôt travaillé, était derrière le comptoir.

– Léon, c'est moi, dit-il. Il essaya de sourire avantageusement. Il tira son livret militaire : Léon Sevestre, ajouta-t-il, je suis en règle.

Verdier jeta un coup d'œil distrait sur le livret :

– Vous n'avez rien entendu non plus ?

– Ma foi non, fit l'homme.

– Tout le monde dort bien, dans cet hôtel, fit l'inspecteur Verdier qui semblait couvrir une colère. Où est votre chambre ?

– Ma chambre ? fit l'homme, avec un regard interrogatif.

Marie Roget prit un air suave :

– Léon et moi, dit-elle, on est ensemble.

– Ça va ! dit Verdier. Est-ce qu'il y a encore quelqu'un d'autre ?

– Oui, il y a M. Fernand.

– Où est-il ?

– Il est parti travailler.

– Et lui non plus n'a rien entendu probablement ? bougonna l'inspecteur.

– Je ne sais pas, il ne m'a rien dit. Et puis il est parti avant que je monte chez cette pauvre Irma.

Lentraille essaya de placer un mot :

– Est-ce que vous fermez la porte d'entrée pour la nuit ?

Il s'adressait à la femme qui le regarda avec une certaine hauteur.

– Répondez ! fit Verdier qui tournait à la colère.

La femme lui répondit directement.

– Oui, monsieur l'inspecteur. Je ferme à clef, vous pensez bien, monsieur l'inspecteur.

– Et vous seule avez les clefs, poursuivit Lentraille qui semblait ne s'apercevoir d'aucune saute d'humeur.

– Bien sûr, fit la femme.

Lentraille avait jeté un coup d'œil autour de lui dès son arrivée dans la maison.

– On ne peut guère monter dans la chambre de la victime, qu'en passant par la porte d'entrée.

Il s'adressait à Verdier.

– Oui, fit celui-ci, en supputant la hauteur des fenêtres du premier. Il faudrait être un fameux acrobate pour monter là-haut sans échelle.

– A quelle heure la victime est-elle montée dans sa chambre ? questionna Lentraille.

– Vers minuit, dit la femme. On avait une petite fête hier soir, c'était mon anniversaire. Et elle se mit à pleurer bêtement. Verdier haussa les épaules :

– Je parie que c'est encore une histoire de saoulerie, fit-il.

– Oh ! non, dit la femme, personne n'était saoul.

Léon paraissait offensé :

– On sait quand même se tenir, souffla-t-il.

– Qui y avait-il en plus de vous deux ? demanda Verdier. Est-ce que vous invitez tous vos locataires à chacun de vos anniversaires ?

– Non, dit Léon, d'un air sombre. Il y avait juste cette pauvre Irma et Dédé.

– Qu'est-ce que c'est encore que ce Dédé ?

Il y eut un bref silence.

– C'est un peu son ami, dit la femme.

– Ah ! bon ! fit Verdier qui se croyait sur une piste. Il est monté coucher chez elle ?

– Non, fit la femme. Hier soir il est parti plus tôt.

– Et pourquoi ça ?

Mais la femme devenait réticente. Il fallut la presser.

– Ils ont eu des mots ? demanda Lentraille, d'un ton neutre.

– Un petit peu, fit la femme à contre cœur.

Verdier parut frappé d'une idée subite :

– Nom de Dieu ! fit-il. Il est peut-être bien capable d'être revenu cette nuit pour la cravater. Où est-il ?

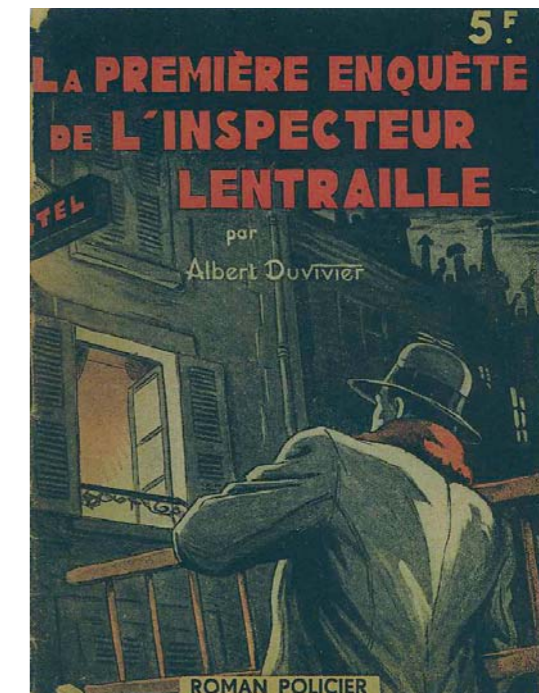
– Je ne sais pas, dit l'hôtesse qui avait l'air plutôt terrorisée. À ce moment le médecin-légiste arriva.

*

**

Il faut bien dire que l'affaire se présentait assez mal, quoique Verdier s'obstinât à la trouver très lumineuse. Le médecin-légiste avait fait son petit travail et avait déclaré que le meurtre devait avoir eu lieu vers minuit. La victime avait été étranglée avec une écharpe de soie, sur laquelle n'avait pris aucune empreinte. Aucun indice spécial dans la chambre, aucun bouton cassé, aucune pochette perdue, ou autre accessoire qu'on trouve si souvent dans les romans et si rarement dans la réalité. Tout au plus pouvait-on voir, à la fenêtre, quelques traces fraîches sur le plâtre, sans qu'on puisse encore déterminer ce qui avait pu les produire. Verdier avait son idée. C'était un homme à idées préconçues, et quand il en tenait une, il n'avait pas l'habitude de la lâcher en route. Il avait donc laissé le petit Lentraille à l'hôtel, pour interroger tout le monde. Quant à lui, il s'était fait donner, par Léon et Marie Roget, un signalement des plus précis du dénommé Dédé. Et lorsque, dans la chambre du crime, il avait pu mettre la main sur une photo de l'homme en question, le roi n'était pas son cousin ! Photo en main, il était revenu en taxi à la Préfecture, où il avait bondi au Sommier, pour retrouver l'exacte identité du fameux Dédé...

Qui donc est ce fameux Dédé ? Est-il lié à la mort d'Irma ? Que va découvrir l'inspecteur Lentraille durant son enquête ? Vous le saurez en lisant le premier numéro de SHANGHAI EXPRESS.



↑ TIRAGE DE 1940

mort par strangulation

A SUIVRE

Deux minutes d'arrêt

Patrick **Pecherot**



Après *Les Brouillards de la Butte* (Grand Prix de littérature policière 2002) et *Belleville-Barcelone* (Série Noire, 2003), Patrick Pecherot publie *Boulevard des Branques* (Série Noire Gallimard), le troisième et dernier volume des aventures de Nestor, un privé qui a emprunté à Léo Malet et à sa créature pour se forger sa propre identité. Sur fond de débâcle et d'Occupation cette fois, Patrick Pecherot continue d'explorer l'entre-deux-guerres où s'enracinent ses récits. Et mêle avec une impeccable rigueur faits historiques, clins d'œil littéraires et fiction, pour restituer l'air du temps.

Notre parcours de romancier croise à nouveau celui de Jean Meckert, un écrivain dont vous dites volontiers qu'il a joué un rôle majeur dans votre décision d'écrire...

J'ai découvert Meckert-Amila avec *Le Boucher des Hurlus* paru en 1982. Ce livre a été pour moi une double révélation. Celle d'une écriture dont la force vous emporte. Celle d'une jonction parfaite entre le roman noir et le roman social, bien au-delà de ce qu'on a coutume d'écrire sur le sujet. Jean Amila ne décrit pas le monde, il l'écrit « de l'intérieur ». Il injecte au polar une écriture qu'on pourrait qualifier de prolétarienne et qui était la sienne lorsqu'il publiait *Les Coups*, à la NRF, sous son nom

véritable : Jean Meckert. Nous avons échangé quelques lettres, il m'avait invité à venir le voir. Formule de politesse ? Envie d'échanger avec un jeune lecteur ? Je m'apprêtais à répondre à son invitation le jour où il est mort. J'ai jeté la lettre que je lui destinais et j'ai entamé *Turaj*, mon premier roman qui lui est dédié. Des années plus tard, alors que je terminais *Boulevard des Branques*, Joëlle Losfeld publiait *La Marche au canon*. J'ai lu ce texte superbe. La « musique » de Meckert résonnait, dans la tonalité de ce que j'essayais d'écrire, comme la note bleue qu'on cherche sans l'atteindre. Un autre auteur disparu, lui aussi, a joué ce rôle de maître de musique. Il s'agit de Claude Néron, à qui l'on doit des romans magnifiques dont le plus connu est sans doute *Max et les ferrailleurs*.

Vous avez dit avoir écrit Belleville-Barcelone parce que vous n'en aviez pas fini avec cette époque de l'entre-deux-guerres. Et maintenant ?

Le cycle de Nestor se termine ici, au début des années 1940. Il me paraît impossible de faire historiquement cohabiter mon personnage avec celui qui l'a inspiré et auquel il rend hommage à sa façon. Je parle, bien sûr, de Nestor Burma dont les aventures commencent précisément là où celles de mon privé s'achèvent. Et puis, il faut savoir arrêter une série, tourner la page pour ne pas tomber dans le procédé. Mais je n'exclus pas de revenir un jour, sous une autre forme, à cette période qui m'est chère.

Vous évoquez souvent la littérature populaire. Comment la définiriez-vous ?

Je la définirais comme le croisement d'une culture longtemps dédaignée parce qu'elle émanait de catégories sociales populaires (depuis l'imagerie et la musique traditionnelles jusqu'aux sérials, aux feuilletons, à la BD), d'une forme d'expression qui parle du peuple - même en creux en reflétant des préoccupations, des rêves, des fragments d'une histoire - et d'une littérature de genres multiples qui provoque un écho dans un lectorat populaire.

Malet est l'une de vos références littéraires évidentes. Vous parlez de Nestor Burma comme de la dernière grande figure de héros populaire. Quelle place accordez-vous à Maigret ?

Burma est l'un des derniers héros populaires au sens où il est le continuateur de la figure du justicier. Un justicier gouaillieur, libertaire, en dehors des clous. C'est le fils de Cartouche, l'enfant de Robin des Bois, tout droit sorti d'un feuilleton poétique et bondissant. Il est pétri de toute cette culture populaire que nous évoquions et qui était celle de Léo Malet, autodidacte dans toute l'acceptation du terme. Mais, parce qu'il évolue dans un décor disparu auquel il est intimement lié, Burma appartient quelque part au passé. Maigret est d'une stature différente. Il ne possède pas la dimension héroïque du détective de Malet. En revanche, parce qu'il s'immerge au cœur de milieux sociaux incroyablement divers et de personnages qui sont autant de nous-mêmes, il est intemporel. C'est une grande figure de la littérature populaire du présent. L'œuvre de Simenon fait le lien entre la littérature populaire, y compris au regard de sa diffusion, et la littérature classique. À l'époque du néo-polar, il a été minoré par une génération, Maigret n'était pas rock'n'roll. Aujourd'hui, on lui rend justice. Et pour cause, il est universel.

La vie déraile

Jérôme **Pierrat**

S'il n'y avait la sauvagerie du meurtre, l'affaire aurait des airs de polar culturel. Une histoire de livres anciens, d'œuvres d'art et de rivalité entre libraires dans la communauté arménienne. Mais, la victime, strangulée pendant vingt minutes puis étouffée avec un coussin avant d'être poignardée, tabassée et enfin pendue à un radiateur, lui ôte tout romantisme. Le dimanche 18 octobre 1998, Sarkis Boghossian est trouvé mort dans son appartement de la rue de Rennes à Paris. Découvert par sa sœur Marie-Louise avec qui il dînait tous les jours depuis cinquante ans. Sauf le samedi. A 74 ans, le célibataire menait une vie discrète. Autrefois libraire d'anciens rue du Cherche-Midi, Boghossian était un orientaliste et un collectionneur réputé. Les policiers constatent que des livres, des lots de dessins, des lithographies, et plusieurs tableaux ont été dérobés dans l'appartement-musée du quatrième étage. À la lumière des premières investigations, le puzzle se met en place. Les voisins et la concierge ont entendu du bruit dans la nuit de vendredi à samedi, et même vu un homme sortir de l'ascenseur transportant des sacs-poubelle noirs. La sœur a, elle, déjeuné avec Sarkis le vendredi midi, et l'un de ses amis lui a téléphoné le soir même à 19h53. Et surtout, la victime a reçu peu de temps après un second appel téléphonique provenant cette fois de la cabine ayant une vue directe sur l'entrée de l'immeuble. La téléphonie constituant avec l'ADN l'une des deux mamelles de l'enquête moderne, les limiers focalisent sur l'appareil public. Et recensent tous les appels passés. Le coup de fil de 20h44 à Boghossian est précédé et suivi du même numéro. Sans doute composé par la même personne. Grâce aux destinataires, les policiers interpellent alors une Polonaise qui en est l'auteur. Mais qui explique avoir été éjectée de la cabine par deux hommes alors qu'elle passait son premier appel. Ils se sont ensuite engouffrés dans l'immeuble pendant qu'elle rappelait. Leur signalement correspond avec celui de deux hommes décrits par Marie-Louise Boghossian. En effet, cette dernière indique aux policiers que son frère aurait rencontré, une semaine avant les faits, Onnik Jamgocyan, 43 ans, fils de l'archi-prêtre en charge de l'église arménienne d'Arnouville-les-Gonesses, docteur en histoire, amateur d'art et libraire d'ancien depuis trois ans à Nice. Il était en compagnie d'un certain Arto. Le 3 novembre, Arto Pedogliu, 42 ans, peintre en bâtiment, est interpellé à son domicile de Deuil-la-Barre. Et passe aux aveux. Jamgocyan, qu'il connaît depuis une quinzaine d'années, lui a confié qu'il avait laissé des livres anciens à Boghossian en garantie d'un emprunt. Remboursé depuis. Il lui a donc demandé de l'aider à récupérer les livres que Boghossian refuse de rendre. Ou, à défaut, de l'argent. Le vendredi 16 octobre, Arto passe chercher Onnik Jamgocyan à l'aéroport de Roissy, d'où il arrive de Nice. A 20h20, le duo gare la Renault Express rue de Rennes. Et sort du coffre une corde tressée de deux mètres rangée dans un sac de toile noire et une dizaine de sacs-poubelle. Onnik appelle ensuite Sarkis depuis la cabine. Il n'a pas le code d'entrée de l'immeuble. Au quatrième étage, une fois dans

l'appartement, les deux hommes sont invités à s'asseoir dans le salon. La conversation s'engage. D'abord benoîtement, puis sur le sujet qui les intéresse. Boghossian ne veut rien entendre. Le café va lui être fatal. Le vieil homme se rend à la cuisine pour en préparer, suivi de Jamgocyan. Arto se lève à son tour, prépare la corde, la dissimule sous son tee-shirt et attend le retour de Boghossian, caché dans le hall d'entrée. Il le laisse passer devant lui, enserme son cou avec la corde et le fait tomber face contre le parquet. Le genou droit entre les omoplates, il serre, encouragé par Jamgocyan. Puis chacun prend une extrémité de la corde et tire pendant vingt minutes. Afin d'accélérer le processus, l'un place un coussin sur le visage, tandis que l'autre appuie sur la tête. Onnik Jamgocyan s'empare ensuite d'un couteau et lui en assène deux coups dans le bas du dos. Enfin, Boghossian est pendu avec cette même corde à la poignée de porte de l'appartement. Fin de la boucherie et début du pillage. C'est Jamgocyan, l'érudit, qui s'en charge : « L'appartement était rempli d'œuvres, se rappelle Vahé Barsourian, peintre et ami qui travaillait avec la victime. Tous les murs étaient couverts de tableaux. Il y avait des impressionnistes, comme Renoir et Gonzalez, des petits maîtres XIX^e de l'école de Barbizon, des dessins de Fujita, une énorme bibliothèque remplie de livres de voyage d'orientalistes, des milliers de livres sur l'Arménie... » Pendant quatre heures, Jamgocyan fait le tri, choisissant scrupuleusement les pièces à emporter : « Comme il était libraire à Nice, il a pris la collection de livres sur la Russie, pour les revendre à la communauté qui y est implantée, commente Barsourian. Il a surtout sélectionné des objets qu'il savait vendables, pas forcément les plus chers : des affiches XIX^e, deux cartons d'estampes japonaises... Et ils ont laissé la collection arménienne pour ne pas mettre la police sur la voie. » Histoire d'orienter un peu plus l'enquête, les compères assassins abandonnent des revues gay sur un fauteuil du salon. Pour sortir, ils déplacent le corps, le pendant cette fois à un radiateur. Avant de rentrer au pavillon d'Arto à Deuil-la-Barre, où ils déposent un vase de Gallé et chargent le reste du butin dans une deuxième voiture. Le lendemain, ils tentent de vendre certains ouvrages à la librairie Thomas Scheller rue de Tournon à Paris, et prennent la route du Var. Jamgocyan possède un studio rue de la Corniche à Saint Raphaël. Il y planque une partie du magot : lithographies, estampes, tableaux, livres... Le reste atterrit dans sa librairie, le Palais du livre, et dans la crêperie Royal Délice, tenue par sa femme. Trois semaines après, le 7 novembre, il est interpellé à Nice et charge son complice. Expliquant avoir voulu emprunter 50 000 F à Boghossian pour lui rendre service. La réponse négative aurait énervé Arto... Plus simplement, l'enquête a démontré que Jamgocyan voulait que Boghossian lui laisse des livres en dépôt pour qu'il les vende. Mais ce dernier s'en méfiait. Il le soupçonnait de lui en avoir déjà dérobé, qu'il avait ensuite retrouvés en librairie. Devant la cour d'assises de Paris, Jamgocyan et son complice n'ont pas plus réussi à dissimuler la vérité. Elle les a condamnés à 19 ans de réclusion criminelle.



↑ DE DOS AU HAIRÉ
UN DIMANCHE DE JUILLET

jardin de roses

OLIVIER MAU

Le premier roman d'Olivier Mau a été publié en 1995. Il a écrit depuis de nombreux récits. Pour les plus jeunes mais aussi pour les plus vieux. En témoignent *Myrtille à la plage*, *Myrtille apprend à nager* et *Myrtille boit la tasse* (parus chez Presses Pocket) qui, malgré ses titres évocateurs d'une héroïne de série pour enfants, sont des thrillers décoiffants.

J'étais bien. Je profitais du soleil sans rien demander à personne, et puis ça a flingué dans tous les sens. Les types ont collé du sang jusque dans le caniveau, comme ça, juste à l'heure du déjeuner.

Un peu avant, j'avais regardé défiler la garde républicaine. Des touristes avaient pris des photos, et puis les vans de nettoyage étaient passés. C'est fou ce que la garde républicaine peut répandre comme purin derrière elle.

Avec des réflexions pareilles, vous allez dire que je suis gonflé. Que je me moque des valeurs établies, de la Nation, que je fais du mauvais esprit, et tout le bazar.

Là, vous n'auriez pas tort. Surtout que je suis payé pour ça. Je suis philosophe. C'est ce que je réponds quand on me demande ma profession. Ils m'ont filé une bourse pour suivre des études. En réalité, je n'en rame pas une. Je n'en rame pas une, ou je regarde passer les gardes républicains, avec leur crinière collée sur la tête, ce qui revient pratiquement au même. C'est parce que j'habite juste à côté, au-dessus du marchand de fleurs, boulevard Henri IV. C'est pratique, la caserne est à deux pas. Et puis j'aime beaucoup les plantes. La nuit, quand tout le monde dort, je prends ma pioche et je vais déterrer les arbres. Personne n'a jamais compris pourquoi. Pas très loin, sur le quai de l'Hôtel de Ville, ils ont collé un monument pour les victimes de la guerre de Corée. C'est chouette parce qu'ils changent régulièrement les parterres.

Mais pour le coup, j'étais descendu. Je m'étais posé dans le square, sur le banc, devant les vestiges du fort de la Bastille, et d'un œil expert, je regardais papoter les collégiens sur le pas de l'école Massillon. Enfin surtout les collégiennes. Il faut bien l'avouer. Je m'intéresse de près à elles. Disons que je connais les heures de sortie. Comme ça, je ne perds pas mon temps à poireauter pour des nêfles.

Je ne préfère pas vous donner les détails, parce qu'ensuite, ça risque de me retomber dessus. C'est que j'ai déjà été condamné une fois. Pas grand-chose. Juste pour exhibition. Et puis aussi parce que j'avais massacré une haie, place des Vosges.

Evidemment, de me voir traîner devant leurs filles, nu sous mon imperméable, ça n'a pas plu aux parents d'élèves. Ils ont fait tout un tintouin, si bien que deux lieutenants de police m'ont attendu au tournant, juste au coin du métro.

Au commissariat, ils ne m'ont pas raté. Ils ont commencé par me dire que j'en avais une toute petite. Ce qui n'est pas vrai. Au contraire. C'est pour ça que je la montre. Ensuite, j'ai eu droit à l'expertise psychiatrique.

– Parlez-moi de votre enfance, avait demandé le type. Surtout,

dites-moi tout. N'est-ce pas ? C'est très important. J'ai commencé par les mouches. Tout gamin, j'aimais bien leur arracher les ailes. Une par une. Je les regardais galoper en rond sur mon pupitre, et puis je les agrafais en brochette, tout en imaginant leurs petits cris de détresse. Le médecin a hoché la tête, mais pas tant que ça. Il avait l'air de dire qu'il s'attendait à mieux. Du coup, je lui ai raconté pour les chats. Je lui ai expliqué que le plus sympa, avec eux, c'était de viser le trou du cul.

– Je vois, il a dit.

– Avec une assiette de lait, j'ai précisé. Ils s'approchent en roulant des pattes avant, et quand ils se penchent pour boire, ils lèvent

la queue. Alors là, c'est le moment. Moi, je prenais une 22 long rifle à canon court. Celle de mon père. Ce que j'aimais bien, c'est quand leurs tripes leur ressortaient par les narines.

– Très sympa, s'est illuminé le docteur, effectivement.

Comme je voyais qu'il sentait venir quelque chose, j'en ai profité pour le laisser mariner un peu. Je lui ai demandé un verre d'eau, et je l'ai obtenu sans problème.

– On est bien, je lui ai dit.

– C'est vrai ? Vous êtes confortablement installé ?

J'ai répondu : impeccable. Et aussi, je lui ai expliqué pourquoi tout petit, je foutais le feu partout : à cause de la tête des gens qui voyaient partir leurs affaires en fumée. C'était vraiment impayable. Même les adultes, barbus et tout, pleins de biscotos, se mettaient à chialer comme des gosses. Le docteur a trouvé l'affaire « passionnante », c'est lui qui l'a dit, et j'étais bien content de lui faire plaisir. Quant aux arbres, on n'en a pas parlé.

– Mais le sexe ? Il a voulu savoir. Des frustrations ? Sévices ? Brimades que vous auriez subies ?

Il prenait des notes en transpirant un peu. Un instant, je me



↑ ÉVENTUELLEMENT
ASIS SUR UN BANC

suis demandé si je n'avais pas affaire à un gros cochon. Le genre de gars qui se racle la gorge d'un air faussement atterré, mais qui se promet de bien recopier les détails, pour le soir, quand il sera tout seul sous la couette.

Je lui ai développé deux trois choses, en particulier sur les jeunettes. Mais je me suis vite aperçu que je poussais un peu loin. C'est parce qu'il s'agitait trop sur sa chaise.

– Je vois, il a répété en s'essuyant le front. Et sinon ?

– Sinon, j'ai répondu, mon rêve, c'est de me taper un massif de roses.

– On sait, il s'est énervé, mais encore ?

– Quoi ? j'ai demandé.

– Je ne sais pas, des histoires que vous auriez cachées, que vous n'auriez pas révélées à la justice. Homicides ? Viols ? Tentatives ?

Là, j'ai dit au docteur qu'il dépassait les bornes. Moi, je pensais que nous étions dans son bureau, pépères, histoire de discuter un brin, et tout de suite, voilà qu'il versait dans la délation. Franchement, j'étais déçu. Je lui ai expliqué que tout de même, il ne fallait pas me prendre pour un fou.

Il s'est braqué. Il a dit que c'était encore à lui d'en décider, et puis il a fait venir le planton.

J'ai pris trois mois, dont deux fermes, et je suis sorti au bout de six semaines. Avec interdiction d'approcher les écoles et les jardins publics. Et aussi, je devais pointer tous les lundis au commissariat du quatrième, derrière la mairie.

Alors maintenant que je suis dehors, je ne vais pas m'amuser à vous raconter des cochonneries. Ça serait trop bête de retomber pour si peu. Surtout que j'étais dans un square, à deux pas d'une école.

Bref, tout à coup, j'entends des crissements de pneus, au niveau du feu rouge, boulevard Morland. Je ne sais pas qui a sorti son pétard en premier. La voiture blanche a fait une queue de poisson à l'autre, les deux bagnoles se sont percutées, le type est descendu, et tout est parti en même temps. Sous mes yeux. A quelques mètres. Un vrai feu d'artifice. Ce qui fait le plus de bruit, ce sont les pare-brise qui éclatent. Et les sabots des chevaux qui heurtent l'asphalte. Il y a des petits nuages de fumée autour du gars qui tire, des gardes républicains qui roulent des yeux comme des billes, sabre à la main, des gamins qui hurlent, et puis quand tout est fini, c'est comme si rien ne s'était jamais passé. L'autre voiture était repartie, et il y avait un homme sur le carreau. Pas très joli à voir, et qui pendouillait le long de la portière ouverte.

La police est arrivée assez rapidement. Ils ont posé des questions à tout le monde. En particulier, j'ai repéré une gamine vraiment mignonne, si vous voyez ce que je veux dire. Une petite blonde à croquer, quelque chose de touchant. Je n'ai pas pu me rincer l'œil très longtemps, parce que la fille est montée dans la fourgonnette Evasion. Un chouette modèle pour un panier à salade. Ensuite, ils ont tout nettoyé. Ils ont entouré les douilles avec de la craie blanche, ils ont déversé du sable sur la chaussée, barré l'affaire avec un cordon de sécurité, et puis la dépanneuse a dégagé l'épave. Voilà. Après, la nuit est tombée. Je vous jure que c'est pas des conneries. Le lendemain, c'était marqué dans le journal, au rayon faits divers. Un type en avait flingué un autre, à cause d'une queue de poisson. Rien d'autre.

Merde, il y a vraiment des malades.

Retrouvez l'univers singulier d'Olivier Mau dans les premiers numéros de SHANGHAI EXPRESS.

ABONNEZ-VOUS A

SHANGHAI
EXPRESS

Crimes et Récits Noirs

Ne ratez pas les feuilletons,
les nouvelles, les chroniques,
les inédits, les redécouvertes,
les avant-premières,
le code pénal illustré, les surprises
et les meilleurs auteurs...
À partir de mars 2006.

Profitez de
L'OFFRE DE LANCEMENT
10 numéros par an :
45 € au lieu de 60 €

L'OFFRE DÉCOUVERTE
Les 3 premiers numéros :
12 € (au lieu de 18 €)

NOM :

PRÉNOM :

ADRESSE :

MAIL :

- Je m'abonne pour **10 numéros**
 Je m'abonne pour **3 numéros**

Vos chèques à l'ordre de
SHANGHAI EXPRESS
37 rue Rousselet 75007 Paris

Les annonceurs peuvent profiter des offres de lancement très avantageuses pour les insertions publicitaires durant la première année.

Contact : shanghai.express@free.fr

SHANGHAI EXPRESS

le code DASSOUCY

DANIEL BRUN

Historien de formation, auteur de nouvelles et de poésies, Daniel Brun nous livre ici, avec ce premier roman, un texte mystérieux et ludique, plein de rebondissements, rappelant les meilleurs ouvrages d'un genre particulier : le thriller mystico-policier.

« Qui me suit, ne chemine pas dans les ténèbres »

Jean 8, 12

Frère Antoine souffla en arrivant sur la dernière marche de l'escalier en pierre. Il était le premier et devait préparer la chapelle pour *complies*, la prière du soir. Dehors, on entendait mugir le vent d'Ouest et le Mont-Saint-Michel sombrait lentement dans l'obscurité, en ce début d'automne.

Frère Antoine poussa la porte et se signa. Il entendit alors comme un bruit et remarqua une sorte d'ombre que les bougies rendaient fantastique. L'ombre disparut d'un coup. Il s'avança ensuite dans la chapelle, fit quelques pas dans l'allée centrale, en se frottant les bras pour se réchauffer. Alors il aperçut quelque chose couché sur le sol, au pied de l'autel. Une masse noire. Il s'approcha et reconnut frère Pascal, allongé par terre, le visage tourné vers les vitraux. Frère Antoine poussa un cri et se précipita sur son condisciple.

– Que t'arrive-t-il ?

Frère Pascal tourna lentement la tête. Ses yeux vides, son teint pâle, sa respiration douloureuse n'inspiraient rien de bon.

Frère Antoine tenta de le soulever légèrement. Mais ce dernier exprima en silence une douleur vive. Frère Antoine relâcha sa prise et regarda ses mains. Elles poissaient de sang.

– Mon Dieu ! Que s'est-il passé ?

Le gisant ouvrit la bouche et tenta de parler.

– Heilige... Heilige... Lance...

Il leva la main dans laquelle se trouvait un morceau de papier qu'il agita. Puis il sourit, lâcha le morceau de papier, respira une dernière fois, et quitta ce monde pour rejoindre le royaume de Dieu.

La cérémonie prit fin dans l'église abbatiale du Mont-Saint-Michel. Un ultime cantique, triste et sonore, accompagnait cette messe des morts où les moines de la fraternité monastique de Jérusalem au Mont-Saint-Michel venaient de prier pour l'âme de frère Pascal. Au premier rang se trouvait une jeune femme qui regardait le cercueil. De ses yeux coulaient des larmes qu'elle faisait disparaître avec un mouchoir. Ses lèvres et ses mains tremblaient légèrement. Six moines s'approchèrent et soulevèrent ensemble le cercueil qu'on alla mettre en terre. Une procession se forma à la suite du cercueil et quitta l'église. Au milieu de cette foule assemblée qui lui témoignait une sincère sympathie, elle se sentait seule, terriblement seule.

La jeune femme contemplait la petite chambre blanche, garnie d'un lit, d'une table, d'une chaise et d'une commode. Au mur, une simple croix en bois. Sur le lit avait été posée une valise qui contenait toutes les affaires personnelles de frère Pascal.

Soudain une voix la fit sursauter.

– Je suis désolé.

La jeune femme se retourna vivement.

Dans l'encadrement de la porte se tenait un homme assez grand, âgé d'une cinquantaine d'années, vêtu d'un habit monacal.

– J'ai bien connu votre oncle.

– Vraiment ? Vous êtes de la fraternité ?

– Non ! Je ne suis qu'un simple jésuite, de passage. Vous êtes Hélène, n'est-ce pas ?

– Oui ! Comment le savez-vous ?

– Votre oncle m'a parlé de vous.

– Il était ma seule famille. Et maintenant je n'ai plus personne...

– Je suis sincèrement désolé. J'aimais beaucoup votre oncle.

– Une mort si terrible.

– C'est vrai.

– Alors qu'il ne cherchait que la paix et le silence.

– Oui !

– Comment l'avez vous connu ?

– Il y a très longtemps. En Italie. Au Vatican.

– Je ne savais pas qu'il avait été au Vatican.

– Il y a beaucoup de choses que vous ne savez pas sur votre oncle.

Le jésuite sourit. Un étrange sourire qui fit presque frissonner Hélène.

– Je dois y aller. Je suis attendue.

– Je vous en prie.

Hélène attrapa la valise et fit un pas en direction de la porte. Le jésuite s'écarta pour la laisser passer.

– Au revoir.

– Oui, c'est ça ! Au revoir.

L'officier de police, un jeune homme blond d'une trentaine d'années, la fit s'asseoir.

– Merci d'être venue si rapidement.

– Je devais passer par Rennes pour regagner Paris.

– Une fois encore, je suis désolé pour votre oncle, mademoiselle de Noailles.

– Merci.

L'officier ouvrit une pochette et lut un instant une note. Puis il

demanda :

– Connaissez-vous un certain Dassoucy ?

– Dassoucy ?... Non ! Ça ne me dit rien... Qui est-ce ?

– C'est un poète.

– Quel rapport avec le voleur qui s'est introduit dans la chapelle et qui a tué mon oncle ?

– Je ne sais pas encore. Tout ce que je sais, c'est que votre oncle tenait dans sa main, au moment de mourir, une feuille de papier déchirée sur laquelle était écrit à la main un extrait d'un poème de Dassoucy.

L'officier tendit à Hélène la pochette transparente dans laquelle se trouvait un morceau de papier. Elle put lire l'inscription :

*J'entens depuis trois ieurs vn demen furieux,
qui pour venir à bout de ma foible constance,
plein de fiel et d'aigreur me dit injurieux,
mal-heureux qu'as-tu fait songe à la conscience.*

Hélène s'étonna.

– C'est du vieux français.

– Oui ! Dassoucy est un poète du XVII^e siècle, contemporain de Molière. Il était aussi musicien à la Cour et il a beaucoup voyagé en France et en Europe.

– Vous êtes très savant...

Il sourit.

– Pour un policier... Non ! J'ai fait quelques recherches.

– Je n'ai jamais entendu mon oncle parler de ce Dassoucy.

– C'est bien dommage. Car je pense que le voleur est parti avec le reste de la feuille.

– Désolée.

L'officier reprit la pochette qu'il glissa dans son dossier.

Puis il demanda :

– Les mots « Heilige Lance » évoquent-ils quelque chose pour vous ?

– Heilige ? C'est de l'allemand ?

– Oui ! Heilige Lance signifie Lance Sainte. Ce sont les dernières paroles de votre oncle.

– Non ! Je ne vois pas...

– Je m'en doutais un peu... Cette affaire est plus compliquée qu'elle en a l'air. Je pense que votre oncle connaissait son meurtrier.

– Ce n'est pas un voleur ?

– Pas un voleur de tronc d'église en tout cas.

– Vous avez une piste ?

– Aucune pour le moment mais je cherche.

– Et vous me tiendrez au courant ?

– Bien sûr !

L'officier lui tendit alors une carte de visite.

Lieutenant Fabien Dumez, SRPJ de Rennes.

Hélène la glissa dans sa poche avant de se lever. Elle se fit raccompagner jusqu'à la sortie.

– N'hésitez pas à m'appeler si quelque chose vous revient en mémoire.

– Comptez sur moi.

Ils se saluèrent et elle prit la direction de la gare.

Hélène remonta la rue des Pyrénées, presque ivre. Elle avait fêté l'anniversaire d'une amie et il était une heure du matin. La fraîcheur de la nuit parisienne commençait un peu à la dégriser. Quelques voitures passaient, mais rares étaient les piétons.



UN JÉSUIE
INQUIÉTANT PEUT-ÊTRE

Soudain elle eut le sentiment d'être observée. Elle se retourna et ne vit rien d'inhabituel. Elle accéléra pourtant le pas. Elle avait perdu de son assurance. De temps en temps elle se retournait mais n'apercevait que les lumières de la nuit et le silence. Sauf peut-être ce bruit lointain de pas. Elle marcha encore plus vite. Son cœur s'accéléra brutalement. Encore une cinquantaine de mètres et elle serait arrivée. Elle courait presque quand elle se retrouva devant son immeuble. Un immeuble ancien qu'elle habitait depuis toujours. Elle composa le code en tremblant et elle s'engouffra sous le porche qui menait à la cour. Au moment de refermer la porte derrière elle, celle-ci resta bloquée. La panique la saisit quand elle aperçut une main qui repoussait la porte. Elle cria.

Alors une voix se fit entendre.

– Mademoiselle... Je sais pourquoi votre oncle est mort.

Elle respira vivement avant que ces paroles prennent sens dans son esprit obscurci par l'alcool et la peur. Elle relâcha la pression sur la porte et elle vit apparaître le visage du jésuite.

Qui est ce mystérieux jésuite ? Pourquoi frère Pascal est-il mort ? Que vient faire le poète Dassoucy dans cette histoire ? Et cette Lance Sainte ? Vous le saurez en lisant les prochains épisodes du Code Dassoucy dans SHANGHAI EXPRESS.

son coeur
s'accéléra
brutalement

Plus fort que Sherlock Holmes

MARK TWAIN

Mark Twain (pseudonyme de Samuel Langhorne Clemens. Né en 1835 et mort en 1910) est surtout connu pour être l'auteur des *Aventures de Tom Sawyer* (1876) et de *Huckleberry Finn* (1885). Mais il a également écrit de nombreux contes, parodies et pastiches, parmi lesquels ce **Plus fort que Sherlock Holmes** traduit pour la première fois en France en 1907 par François de Gail.

SHERLOCK HOLMES ENTRE EN SCÈNE

Le jour suivant, une rumeur sensationnelle circula au village. Un étranger de haute marque, à l'air grave et imposant, à la tournure très distinguée, venait d'arriver à l'auberge. Il avait inscrit sur le registre le nom magique de :

SHERLOCK HOLMES

La nouvelle se répandit de hutte en hutte, de bouche en bouche dans la mine ; chacun planta là ses outils pour courir aux vrais renseignements. Un mineur qui passait par la partie sud du village annonça la nouvelle à Pat Riley, dont la concession touchait à celle de Flint Buckner. Fetlock Jones parut très affecté de cet événement et murmura même :

– L'oncle Sherlock ! Quelle guigne ! Il arrive juste au moment où... Puis il se mit à rêvasser, se disant à lui-même :

– Après tout, pourquoi avoir peur de lui ? Tous ceux qui le connaissent comme moi savent bien qu'il n'est capable de découvrir un crime qu'autant qu'il a pu préparer son plan à l'avance, classer ses arguments et accumuler ses preuves. Au besoin il se procure (moyennant finances) un complice de bonne volonté qui exécute le crime point par point comme il l'a prévu !... Eh bien ! cette fois Sherlock sera très embarrassé ; il manquera de preuves et n'aura rien pu préparer. Quant à moi, tout est prêt. Je me garderai bien de différer ma vengeance... non certainement pas ! Flint Buckner quittera ce bas monde cette nuit et pas plus tard, c'est décidé !

Puis il réfléchit :

– L'oncle Sherlock va vouloir, ce soir, causer avec moi de notre famille ; comment arriverai-je à m'esquiver de lui ? Il faut absolument que je sois dans ma cabine vers huit heures, au moins pour quelques instants.

Ce point était embarrassant et le préoccupait fort. Mais une minute de réflexion lui donna le moyen de tourner la difficulté. – Nous irons nous promener ensemble et je le laisserai seul sur la route une seconde pendant laquelle il ne verra pas ce que je ferai : le meilleur moyen d'égarer un policier est de le conserver auprès de soi quand on prépare un coup. Oui, c'est bien le plus sûr, je l'emmènerai avec moi.

Pendant ce temps, la route était encombrée, aux abords de la

taverne, par une foule de gens qui espéraient apercevoir le grand homme. Mais Holmes s'obstinait à rester enfermé dans sa chambre et ne paraissait pas, au plus grand désappointement des curieux. Ferguson, Jake Parker le forgeron, et Ham Sandwich, seuls, eurent plus de chance. Ces fanatiques admirateurs de l'habile policier louèrent la pièce de l'auberge qui servait de débarras pour les bagages et qui donnait au-dessus d'un passage étroit sur la chambre de Sherlock Holmes ; ils s'y embusquèrent et pratiquèrent quelques judas dans les persiennes. Les volets de M. Holmes étaient encore fermés, mais il les ouvrit bientôt. Ses espions tressaillirent de joie et d'émotion lorsqu'ils se trouvèrent face à face avec l'homme célèbre qui étonnait le monde par son génie vraiment surnaturel. Il était assis là devant eux, en personne, en chair et en os, bien vivant. Il n'était plus un mythe pour eux et ils pouvaient presque le toucher en allongeant le bras.

– Regarde-moi cette tête, dit Ferguson d'une voix tremblante d'émotion. Grand Dieu ! Quelle physionomie !

– Oh oui, répondit le forgeron d'un air convaincu, vois un peu ses yeux et son nez ! Quelle physionomie intelligente et éveillée il a !

– Et cette pâleur ! reprit Ham Sandwich, qui est la caractéristique de son puissant cerveau et l'image de sa nette pensée.

– C'est vrai : ce que nous prenons pour la pensée n'est souvent qu'un dédale d'idées informes.

– Tu as raison, Well-Fargo ; regarde un peu ce pli accusé au milieu de son front ; c'est le sillon de la pensée, il l'a creusé à force de descendre au plus profond des choses. Tiens, je parie qu'en ce moment il rumine quelque idée dans son cerveau infatigable.

– Ma foi oui, on le dirait ; mais regarde donc cet air grave, cette solennité impressionnante ! On dirait que chez lui l'esprit absorbe le corps ! Tu ne te trompes pas tant, en lui prêtant les facultés d'un pur esprit ; car il est déjà mort quatre fois, c'est un fait avéré : il est mort trois fois naturellement et une fois accidentellement. J'ai entendu dire qu'il exhale une odeur d'humidité glaciale et qu'il sent le tombeau ; on dit même que...

– Chut, tais-toi et observe-le. Le voilà qui encadre son front

entre le pouce et l'index, je parie qu'en ce moment il est en train de creuser une idée.

– C'est plus que probable. Et maintenant il lève les yeux au ciel en caressant sa moustache distraitement. Le voilà debout ; il classe ses arguments en les comptant sur les doigts de sa main gauche avec l'index droit, vois-tu ? Il touche d'abord l'index gauche, puis le médium, ensuite l'annulaire.

– Tais-toi !

– Regarde son air courroucé ! Il ne trouve pas la clef de son dernier argument, alors il...

– Vois-le sourire maintenant d'un rire félin ; il compte rapidement sur ses doigts sans la moindre nervosité. Il est sûr de son affaire ; il tient le bon bout. Cela en a tout l'air ! J'aime autant ne pas être celui qu'il cherche à dépister.

M. Holmes approcha sa table de la fenêtre, s'assit en tournant le dos aux deux observateurs et se mit à écrire. Les jeunes gens quittèrent leur cachette, allumèrent leurs pipes et s'installèrent confortablement pour causer. Ferguson commença avec conviction :

– Ce n'est pas la peine d'en parler. Cet homme est un prodige, tout en lui le trahit.

– Tu n'as jamais mieux parlé, Well-Fargo, répliqua Parker. Quel dommage qu'il n'ait pas été ici hier soir au milieu de nous !

– Mon Dieu oui, répliqua Ferguson. Du coup, nous aurions assisté à une séance scientifique, à une exhibition d'« intellectualité toute pure », la plus élevée qu'on puisse rêver. Archy est déjà bien étonnant et nous aurions grand tort de chercher à diminuer son talent, mais la faculté qu'il possède n'est qu'un don visuel : il a, me semble-t-il, l'acuité de regard de la chouette. C'est un don naturel, un instinct inné, où la science n'entre pas en jeu. Quant au caractère surprenant du don d'Archy, il ne peut être nullement comparé au génie de Sherlock Holmes, pas plus que...

Tiens, laisse-moi te dire ce qu'aurait fait Holmes dans cette circonstance. Il se serait rendu tout bonnement chez les Hogan et aurait simplement regardé autour de lui dans la maison. Un seul coup d'oeil lui suffit pour tout voir jusqu'au moindre détail ; en cinq minutes il en saurait plus long que les Hogan en sept ans. Après sa courte inspection, il se serait assis avec calme et aurait posé des questions à Mme Hogan... Dis donc, Ham, imagine-toi que tu es Mme Hogan ; je t'interrogerai, et tu me répondras.

– Entendu, commence.

– Permettez, Madame, s'il vous plaît. Veuillez prêter une grande attention à ce que je vais vous demander : Quel est le sexe de l'enfant ?

– Sexe féminin, Votre Honneur.

– Hum ! féminin, très bien ! très bien ! L'âge ?

– Six ans passés.

– Hum ! jeune... faible... deux lieues. La fatigue a dû se faire sentir. Elle se sera assise, puis endormie. Nous la trouverons au bout de deux lieues au plus. Combien de dents ?

– Cinq, Votre Honneur, et une sixième en train de pousser.

– Très bien, très bien, parfait !

– Vous voyez, jeunes gens, il ne laisse passer aucun détail et s'attache à ceux qui paraissent les plus petites vétilles.

– Des bas, madame, et des souliers ?

– Oui, Votre Honneur, les deux.

– En coton, peut-être ? en maroquin ?

– Coton, Votre Honneur, et cuir.

– Hum ! cuir ? Ceci complique la question. Cependant, continuons ; nous nous en tirerons. Quelle religion ?

– Catholique, Votre Honneur.

Ses espions tressaillirent de joie

– Très bien, coupez-moi un morceau de la couverture de son lit, je vous prie. Merci !
Moitié laine, et de fabrication étrangère. Très bien. Un morceau de vêtement de l'enfant, s'il vous plaît ? Merci, en coton et déjà pas mal usagé. Un excellent indice, celui-ci. Passez-moi, je vous prie, une pelletée de poussière ramassée dans la chambre. Merci ! oh ! grand merci !

Admirable, admirable ! Maintenant, nous tenons le bon bout, je crois. Vous le voyez, jeunes gens, il a en main tous les fils et se déclare pleinement satisfait. Après cela, que fera cet homme prodigieux ? Il étalera les lambeaux d'étoffe et cette poussière sur la table, et il rapprochera ces objets disparates et les examinera en se parlant à voix basse et en les palpant délicatement :

« Féminin, six ans, cinq dents, plus une sixième qui pousse ; catholique. Coton, cuir ! Que le diable emporte ce cuir ! » Puis il range le tout, lève les yeux vers le ciel, passe la main dans ses cheveux, la repasse nerveusement en répétant : « Au diable, le cuir ! » Il se lève alors, fronce le sourcil et récapitule ses arguments en comptant sur ses doigts ; il s'arrête à l'annulaire, une minute seulement, puis sa physionomie s'illumine d'un sourire de satisfaction. Il se lève alors, résolu et majestueux, et dit à la foule : « Que deux d'entre vous prennent une lanterne et s'en aillent chez Injin Billy, pour y chercher l'enfant, les autres n'ont qu'à rentrer se coucher. Bonne nuit, bonne nuit, jeunes gens ! » Et ce disant, il aurait salué l'assistance d'un air solennel, et quitté l'auberge.

Voilà sa manière de procéder. Elle est unique dans son genre, scientifique et intelligente ; un quart d'heure lui suffit et il n'a pas besoin de fouiller les buissons et les routes pendant des heures entières au milieu d'une population effarée et tumultueuse.

– Messieurs, qu'en dites-vous ? Avez-vous compris son procédé ?
– C'est prodigieux, en vérité, répondit Ham Sandwich. Well-Fargo, tu as merveilleusement compris le caractère de cet homme, ta description vaut celle d'un livre, du livre le mieux fait du monde. Il me semble le voir et l'entendre. N'est-ce pas votre avis, Messieurs ?

– C'est notre avis. Ce topo descriptif d'Holmes vaut une photographie et une fameuse ! Ferguson était ravi de son succès ; l'approbation générale de ses camarades le rendait triomphant. Il restait assis tranquille et silencieux pour savourer son bonheur.

Il murmura pourtant, d'une voix inquiète :

– C'est à se demander comment Dieu a pu créer un pareil phénomène.

Au bout d'un moment Ham Sandwich répondit :

– S'il l'a créé, il a dû s'y prendre à plusieurs fois, j'imagine !

Retrouvez le début et la fin de cette étonnante parodie dans les deux premiers numéros de SHANGHAI EXPRESS.

A SUIVRE

Contrôle des billets

Clémentine **Thiebault**

Entre la valse et le tango

A l'heure où Fayard Noir entame le deuxième mouvement de sa renaissance, Babel Noir – la collection du début des années 1990 qui apporta sa contribution au genre avec des auteurs tels que Thierry Jonquet, Frédéric H. Fajardie, Jean-Paul Jody, Gérard Delteil ou Jean-François Vilar, avant de s'éteindre – ouvre le bal à son tour et renaît de ses cendres avec deux inédits :

Terminus plage d'**Alain Wagneur**, où le commissaire Zamanski, ancien flic de la PJ parisienne récemment placardisé, revient sur l'affaire un peu trop vite classée de l'incendie de l'hôtel *La Capitainerie* de Blainville, charmante station balnéaire de la côte atlantique, qui avait tout de même laissé un client sur le carreau.

Et *Fausse passe* de **Firmin Mussard**, où Franck Kuntz, ex-artilleur de l'armée française, ex-détective privé devenu agent d'une sécurité approximative, part à la recherche des traces laissées par les restes de son ami Léo Guttman, son ancien binôme pendant la guerre du Golfe, mort dévoré par un requin dans un atoll des îles Tuamotu. Polar tropical, sous-marin et atypique, à la lenteur moite et initiatique, bien loin des vahinés de carte postale.

Tout ça pendant que la Série Noire passe au grand format (après soixante ans de bon et loyaux services), entamant les mesures de ce que certains redoutent comme les échos d'une marche funèbre. Mais avant d'enterrer prématurément la vieille dame, signalons :

Dr Jack de **Norman Green**, frappé directement à l'asphalte craquelé de Brooklyn, royaume des clodos, junkies et prostituées, où règnent Stoney, roi du détritus, et Tommy, prince de la magouille, avant que ne vacille leur éphémère couronne.

Et *King Bongo* de **Thomas Sanchez**, métis un peu américain, un peu vendeur d'assurances, légèrement détective et grand

joueur de percussions dans le Cuba de 1957. Du moins avant l'explosion littéraire.

En bref et en France, les choses éditoriales tanguent tranquillement... pendant que l'Amérique s'inquiète. A l'ombre des tours qui ne sont plus, retombe le nuage de poussière et montent les peurs et les angoisses. L'oncle Sam, à court de guerre froide, se découvre de nouveaux ennemis, trace l'axe du mal et guette les terroristes. **Robert Littell**, pape du roman d'espionnage, stigmatise. *Légendes* (Flammarion) remonte ainsi le fil barbelé de ces paranoïas, dans les pas de Martin Odum, ex-agent de la CIA « légendaire pour ses légendes », perdu dans les dédales de ses multiples identités et les confusions internationales de New York à Moscou en passant par Hébron, Londres, Prague, la Lituanie ou l'Ouzbékistan, et mêle parfaitement l'actualité et la fiction dans un ballet magistralement orchestré. Si Littell a réduit la voilure (en comparaison de l'incroyable fresque de *La Compagnie*), pour une action plus ramassée dans le temps et centrée sur deux personnages, il n'en demeure pas moins d'une efficacité redoutable et pointue.

Mais ce que nous dit **Reggie Nadelson** dans *Sous la menace* (Le Masque), c'est que le malaise persistant vient aussi de l'intérieur, que le climat est irrémédiablement dégradé. Alors, quand en plus des enfants disparaissent, la psychose tente même Artie Cohen, attachant flic juif d'origine russe, surtout si l'on ajoute en passant que la troisième victime n'est autre que son neveu.

Et chez **Pierre Christin** et **Alain Mounier** (c'est de la BD), les traumatisés du 11 septembre vont jusqu'à se retrancher dans des *gated cities*, érigeant le refus de l'autre en loi. C'est *Mourir au paradis* (Dargaud), pour des jeunes portant l'étendard de leur société à la dérive au moment du drame absurde. Si ça n'est pas du polar stricto sensu, c'est du noir sans sucre, bien amer.

le faussaire

MARC VILLARD

La nouvelle noire est le domaine de prédilection de Marc Villard, qui a récemment publié *Ping-Pong* (Rivages/noir), un recueil dans lequel Jean-Bernard Pouy est venu se glisser subrepticement pour lui donner la réplique.

Cardetti fonctionnait à un gramme par jour. De l'héroïne très pure à doses homéopathiques. Keissler l'avait installé dans un atelier de cent mètres carrés à deux rues du Centre Pompidou.

La première fois que les deux hommes se rencontrèrent, c'était à Sète, à l'occasion d'une rétrospective du peintre. Il présentait des marines, des portraits et, curieusement, des œuvres torturées plus personnelles. La galerie donnait sur un large canal, à deux pas du port. Après avoir cherché en vain la tombe de Georges Brassens, Keissler s'était rabattu sur les œuvres de Cardetti que la galerie Pastels faisait parader. Il resta longuement en contemplation face aux personnages torturés présentés par le peintre. A l'époque, Cardetti était âgé de cinquante-cinq ans et, malgré son savoir-faire, vivait toujours dans une baraque du port, se nourrissant du poisson que lui abandonnaient ses amis pêcheurs.

Keissler revint le lendemain matin et repéra le peintre, habillé de jeans, grillant une cigarette au bord du canal. En retrait, des joueurs stétois s'entraînaient sur une barque longue, encouragés par les cris énervés des jeunes filles en maillots de bain.

– Bonjour, je m'appelle Keissler et j'admire beaucoup votre œuvre. – Ah oui ? s'étonna Cardetti.

Son visage crevassé évoquait vaguement Giacometti.

– Qu'est-ce que vous préférez dans mon travail ?

– Les portraits déformés... plus perso.

– Oui, je vois.

– Heu, vous connaissez Bacon ?

– Un peu, pourquoi ?

– Non, comme ça.

Voilà, c'est de cette façon-là que tout avait commencé. Puis Keissler avait appris pour la drogue. Cardetti était accro à cette merde et souffrait comme un malade car ses finances ne pouvaient supporter son addiction. C'est la came qui poussa Keissler à proposer le deal à Cardetti, au cours d'un dîner dans le vieux Frontignan. Cardetti peaufinerait de faux Bacon et Keissler s'engageait à le loger, lui fournir un gramme par jour et 5% sur les ventes. Contre toute attente, Cardetti accepta.

Il trimait dur dans son sous-sol, recommençant jusqu'à cinq reprises une œuvre dont la facture ne convenait pas à Keissler. Ils en étaient à leur cinquième Bacon que Keissler fourguait à Chicago, Tokyo ou Dubaï. Mais Daniel Cardetti commençait à se languir dans sa prison dorée. Courant mai, il s'offrit un break, faxa un message laconique à Keissler et débarqua à l'hôtel de l'Orque Bleue, quai Maresquier à Sète. Le soleil élaboussait la ville, cernée par les caboteurs des pêcheurs, quand il pénétra dans le cabinet de Cappel, un toubib qui avait passé son bac la même année que lui.

– Alors, Daniel, quoi de neuf depuis toutes ces années ?

– Pas grand-chose, un peu de peinture, bien sûr. J'habite Paris, maintenant. Au fait, tu as un truc pour regarder les poumons ?

– Oui, j'ai ça. Un problème ?

– C'est toi le toubib.

Quinze minutes plus tard, ce qu'il appréhendait lui fut confirmé. Six mois, un an, le cancer est une maladie à la précision douteuse. Le peintre se détacha en douceur de ses obligations et prit connaissance du petit magot qui l'attendait au Crédit Agricole.

Même la came lui apparut pour ce qu'elle était : un succédané. Il conservait un souvenir précis de ses flashes les plus fous, mais ce temps était révolu.

Il traînait donc chaque matin sur son balcon à l'Orque Bleue et, dans ses bons moments, troussait de petites aquarelles cernant l'agitation du port et le fourmillement du canal. Puis il descendait au bar du cimetière et enclenchait sur le vieux juke-box *La Mauvaise Réputation* de Georges Brassens. Quand les vieux débarquaient avec leur jeu de cartes et le pastis, il prenait place derrière la table de bois et plongeait dans des belotes abyssales, soutenu par l'alcool et les inflexions méridionales des apostrophes. Plus de carrière à mener, plus de faux à concocter pour nourrir son allégeance à l'héroïne ; Cardetti commençait à vivre, happant dans son orbe la beauté des lieux, le ciel uniformément bleu et cette petite brise de dix-neuf heures qui agitait l'eau de son dernier Ricard.

La jeune fille que Cardetti ne voyait pas se nommait Marie. Elle avait vingt-cinq ans et depuis son enfance se postait près du pont mobile qui se relevait pour laisser passer les barques en direction du large. Elle avait trouvé un job pour l'été : serveuse au bar des Amis, à deux pas de l'Orque Bleue. Son père possédait un portrait réalisé par Cardetti et Marie voyait passer chaque jour le peintre, différent d'autrefois, avant que Pastels ne ferme ses portes. Elle s'enhardissait le matin en murmurant un bonjour emprunté sur son passage. Cardetti souriait vaguement. Puis, un soir de chaleur extrême, elle vint le rejoindre, un verre de bière à la main, au-dessus du clapotis couvert par les rires des ravaudeurs de filets.

– Je vous vois peindre le matin, à votre balcon.

– Ce sont des aquarelles.

– Ah bon... Vous exposez toujours ?

– Tu peux me tutoyer. Non, je peins pour moi, pour le plaisir. Pour garder toutes ces choses en moi.

– Vous avez l'air heureux.

– J'essaie. Et toi, qu'est-ce qui te ferait plaisir ?

– Demain, je ne travaille pas. Je voudrais prendre une barque et glisser devant le pont mobile. J'aime quand les voitures s'arrêtent pour laisser passer les bateaux.

– C'est une belle image. Je t'emmène si tu veux.

– Super.

Ils se retrouvèrent à dix heures dans une barque à fond plat, *La Jeanne*, pourvue d'une voile et d'un petit moteur pour caboter sur les canaux. Assise à l'avant, la jeune fille repoussait sur sa nuque ses cheveux noirs déjà collés par la sueur. Cardetti ralentit le moteur de la barque et ce couple étrange contempla la levée du pont qui permettait à quelques embarcations en attente de pousser plus loin vers la mer. Marie se tourna vers Cardetti, un sourire d'enfant étira ses joues rondettes. Le peintre la vit enfin, éclatante sur un ciel impassible.

Il ne vit pas sur la berge le visage de Keissler masqué par l'ombre de la Safrane, mais il repéra son voisin qui brandissait vers lui un Tokarev ; une arme compétente dont les balles percutèrent ses chairs.

Alors qu'il se vidait de son sang, sa main balaya l'air à ses côtés, en quête des doigts de la jeune fille. Mais elle n'était plus là.

la maîtresse en maillot de bain

LA COLLECTION des petits arrangements avec l'enfance

En librairie le 15 mars 2006.

Retrouvez Yasmina Khadra, Hervé Jaouen, Dominique Sylvain, Jean-Jacques Reboux et bien d'autres, courant 2006...

rouitphilippe@yaboo.fr

La course du hanneton dans une ville détruite

PIERRE SINIAC

*Barbara conduisait
les dents serrées*



© EDITIONS RIVAGES
collection Rivages/Noir

Écrit en 1994, resté inédit, *La course du hanneton dans une ville détruite* tenait particulièrement à cœur à Pierre Siniaç - qui joue nommément un rôle dans les dernières pages du roman - nous dit François Guérif, son éditeur, qui fait paraître le roman début janvier 2006. Auteur de nombreux romans et nouvelles, Pierre Siniaç a profondément marqué le roman noir français contemporain de son empreinte parfois baroque, toujours teintée d'un humour grinçant.

La Delage bourrée de vivres, l'arrière rabotant presque le sol dans les côtes, Barbara au volant, crispée, malheureuse à force de tourner en rond, se traînait depuis des heures dans Saint-Lô dévastée.

Il y avait eu la nuit et il avait bien fallu s'arrêter. La voiture avait stoppé, à l'abri - un abri bien précaire - dans la cour de ce qui semblait être une usine désaffectée, à quelques mètres de la Vire. Barbara s'était blottie contre le dossier de son siège et avait essayé de fermer l'œil. Mais je t'en fiche ! à tout bout de champ tirée de son somme par les bruits, parfois assourdissants, de cet immense champ de ruines, pauvre cimetière pas comme les autres que l'on empêchait de dormir. Pendant quelques secondes elle avait trouvé que la guerre, la nuit, c'était presque beau. Toutes ces éclaboussures de lumières... ces balles traçantes qui semblaient s'amuser dans le ciel noir... Et elle s'en était voulu, car elle savait que derrière ces feux d'artifice de toute beauté il y avait la mort, avec sa sale voix faite d'explosions, de roulements de batteries folles de rage et de rafales parfois interminables qui faisaient penser au passage d'un train rapide.

Aux premières lueurs du jour elle avait remis la voiture en marche pour continuer son périple insensé, redoutant de ne jamais pouvoir s'extraire de cet enfer, pensant aux gosses restés au château et sachant bien qu'il arriverait un moment où l'auto ne pourrait plus rouler faute de carburant.

La Delage se trouvait à présent en plein no man's land. Un guépier. Elle butait sur des culs-de-sac formés par des dépôts géants de gravats, était arrêtée par des murs écroulés, rencontrait de véritables terrils de décombres, des façades à demi effondrées où le feu avait laissé ses grandes empreintes noires. L'auto effectuait des demi-tours presque impossibles en montant sur des tapis de débris, froissant ses ailes, frôlait des montagnes de plâtras, passait au bas de murs percés de trous énormes, parfois très hauts ; ils tenaient en équilibre hasardeux et il en tombait de temps à autre des morceaux de ferraille ou des pierres qui frappaient le toit du véhicule errant, égaré dans ce décor lugubre et réduit à un fantôme de voiture, tandis qu'en bruit de fond retentissaient par intermittence les rafales d'échanges de tirs, les explosions de grenades, les aboiements hargneux de 75 antichars, l'éclatement sourd de mines heurtées, la musique gémissante des shrapnels.

S'ils me voyaient, les Lobtenjois.... pensait Barbara. Dans Saint-Lô, comme une idiote, avec la voiture pleine à craquer de ravitaillement ! Dans une nasse, que je me suis fourrée ! Et les gosses ! Les gosses qui attendent ! Une folle qui est allée leur chercher à manger, une pauvre folle !

La Delage déboucha sur l'esplanade jonchée de débris et de ferrailles tordues et brunies par le feu où se tenait l'avant-poste américain, près de l'église dont le clocher était resté miraculeusement debout, face à la mer de ruines.

Les casemates défendues par des mitrailleuses lourdes et des Howitzers de 105 mm dont les canons étaient braqués sur la place, étaient occupées par quelques soldats américains. Derrière un mur de sacs de sable se profilaient un half-track et une chenillette-radio.

L'homme qui commandait cet avant-poste U.S. était le capitaine O'Connor, un grand type costaud à l'air rude et un peu fruste, une gueule à la Victor McLaglen.

Il venait de voir la Delage dans ses jumelles d'artillerie et se tenait du coup prêt à en tomber sur le cul.

- Mais qu'est-ce que c'est que cette bagnole ? grommela-t-il, effaré. Ils sont mabouls ?

D'autres soldats américains regardaient l'insolite voiture, mais à l'œil nu. La Delage allait et venait, vraiment pas pressée, disparaissait derrière des ruines, réapparaissait, disparaissait à nouveau, telle une sorte de gros insecte maladroit, montant sur des matelas de débris, sur des tas de pierres, une espèce de gymkhana automobile au ralenti...

Barbara conduisait les dents serrées, la mâchoire crispée, l'air de plus en plus désespéré. Son regard ne pouvait se détacher des ruines, un regard attristé qui allait et venait sur ces guenilles de pierre. Bientôt, elle distingua, perdu dans cette toile de fond déchiquetée, au loin, à l'autre bout de l'esplanade, le poste U.S. Army avec ses canons - Howitzers et mitrailleuses lourdes - pratiquement braqués sur le véhicule.

O'Connor avait abaissé ses jumelles. Ses hommes - six ou sept, des sous-officiers - attendaient à ses côtés, l'air interrogateur. Dans les coins de la casemate, des armes à feu - armes de poing, mitraillettes -, des boîtes de munitions, des cartes d'état-major déployées, des cartouches de cigarettes blondes, deux ou trois bouteilles de whisky entamées gisaient en vrac

sur des caisses ou des cantines militaires. D'autres soldats se tenaient à proximité, soit derrière un muret de sacs de sable, soit dans une de ces casemates percées de meurtrières et d'une lucarne de fortune donnant sur la place.

- On ne la voit plus, dit O'Connor. Un instant !

Il écarta avec vivacité les deux hommes presque collés à lui, sortit en trombe de l'abri, s'éloigna, le pas nerveux, traversa en petite foulée une ruelle dévastée et entra comme un ouragan dans l'église voisine, transformée en annexe de l'avant-poste et occupée par la troupe. Derrière l'église se tenait un grand jardin aux parterres de fleurs réduits à un champ de labour où stationnaient quelques véhicules militaires de l'armée américaine. Deux ou trois sentinelles étaient plantées devant des portes. Quelques soldats, l'air affairé, allaient et venaient, déchargeant des camions, portant des caisses de chargeurs ou de grenades, l'ambiance d'un petit camp retranché à l'heure des combats.

La nef de l'église faisait office de réduit militaire de campagne ; des caisses de munitions, de grandes boîtes de rations, des paquetages traînaient un peu partout, des lits de camp avaient été dressés ici et là, pêle-mêle, des armes automatiques étaient posées n'importe où, des casques se baladaient sur le plancher, des tenues kakies pendaient dans tous les coins, des soldats vaquaient à quelque tâche, d'autres, certains le torse nu, peignaient la girafe, décontractés ou somnolant vaguement, écroulés dans un fauteuil déniché Dieu sait où, les leggings défaits, les pieds sur une table ou sur un tas de paquetages.

Le capitaine O'Connor traversa ce foutoir au pas de charge et se jeta dans l'escalier du clocher dont il grimpa les marches quatre à quatre.

Une fois dans la campanile, l'officier braqua ses jumelles en direction du carrefour jonché de ferrailles calcinées où avait disparu la Delage, et revit la voiture qui tournait toujours en rond, comme prise dans un manège diabolique, roulant au pas le long des décombres, hanneton dérisoire aux mouvements maladroits. O'Connor suivit un moment des yeux la voiture dans ses jumelles puis redescendit l'escalier à toute allure.

Fonçant à travers la nef bordélique pour rejoindre l'avant-poste, à l'extérieur, l'officier se ravisa et s'arrêta net, les yeux fixés vers la sacristie.

- Ils sont encore là, nos ploucs ? demanda-t-il à un soldat noir.

Le Noir, sans cesser de mastiquer sa gomme, montra la porte de la sacristie d'un coup de menton décontracté. O'Connor reprit sa course de taureau furieux et alla pousser la porte en question. Les quatre Lobtenjois étaient là, installés comme chez eux. Mais dans un désordre certain. Il y avait de leurs affaires personnelles dans tous les coins, des valises ouvertes, des ballots de linge... Débraillés, ils étaient en train de se restaurer autour d'une table. Sur la table, parmi des objets sacramentaux, un goupillon, un encensoir, des patènes qui traînaient là, se trouvaient des boîtes de corned-beef, presque toutes ouvertes, des biscuits de soldat... d'autres victuailles : cheese, rations américaines...

O'Connor s'avança dans la sacristie, vers les bâfreurs, souriant : - Alors, on se plaît bien, ici, monsieur Lobtenjois ? demanda-t-il, aimable et moqueur, en français avec l'accent de l'Illinois. Il s'approcha de la table

- On prend ses aises ?

Lobtenjois eut un gros rire - depuis qu'il avait touché un confortable matelas à l'Intendance, la vie était belle :

- On est mieux chez vous que dehors, mon capitaine ! Ici c'est

vraiment la maison du bon Dieu ! Se promener sous le feu des Boches, c'était plus possible... Ce que c'est tarte de s'être finalement perdu dans cette ville ! Toute la nuit à tourner dans le secteur, comme des imbéciles !

- Merci encore une fois de votre hospitalité, monsieur O'Connor, fit Adrienne, très mijaurée.

O'Connor se rendit devant une fenêtre, sans but précis, et jeta un vague coup d'œil dans le grand jardin de l'église au fond duquel on apercevait, garée sous un auvent, à l'écart des véhicules militaires, la camionnette des Lobtenjois, toujours chargée en dépit du bon sens, jusqu'au toit. Ayant fait demi-tour pour se retirer, il lança à la tablée, jovial

- Eh bien, bonne continuation !

Le tumulte du canon étant devenu brusquement plus fort, il leva un index et écouta.

Et regardant ses hôtes :

- Je ne vous chasse pas !

Lobtenjois quitta la table, la serviette négligemment nouée autour du cou, du biscuit et du fromage dans les doigts, la bouche pleine. Il s'approcha d'O'Connor, le prit doucement par un revers de son blouson de battle-dress :

- Ce que je vous disais ce matin, mon capitaine, au sujet de la sortie que vous pourriez tenter avec vos hommes... Pour surprendre les Fritz, vous savez comment on s'y prenait, nous autres, en 16, à la côte du Poivre ?

O'Connor eut un mouvement signifiant gentiment son impatience, mais l'épicier insista :

- Attendez... je vais vous dire... Croyez-moi, les conseils que je me suis permis de vous donner... Eh bien...

L'ancien combattant qu'était Lobtenjois amusait l'Américain. Mais jusqu'à un certain point. Ayant levé les yeux au ciel, il se dégagea et planta là l'épicier, l'interrompant, amical mais ferme :

- Bon appétit, monsieur Lobtenjois. Bon appétit.

Il sortit rapidement de la sacristie, croisa le soldat noir :

- Wright, apportez donc une bouteille de whisky à notre invité !



Roman de gare

Jérôme **Leroy**

Les citrons ne mentent jamais

Richard Stark, Série Noire n°1457

Bon, reconnaissons que la première chose qui nous ait attiré, dans ce livre, c'est le titre. On ne fait plus de titre comme ça. Une phrase verbale, parfois violente, parfois drôle, parfois franchement surréaliste était une marque de fabrique, un signe de reconnaissance. On était dans un polar. C'était à une époque où le genre n'éprouvait pas le besoin de se prendre au sérieux, où Michel Audiard au Fleuve Noir publiait *Méfiez-vous des blondes* (un des meilleurs conseils qui puisse être donné à un lecteur), où Mickey Spillane, toujours d'une grande délicatesse, voyait son légendaire *The Jury* traduit par un charmant *J'aurai ta peau*, où le très grand Horace McCoy nous mettait en garde, avec trente ans d'avance, contre les dangers de la flexibilité géographique dans le travail moderne par son retentissant *J'aurais dû rester chez nous*.

Ca n'a l'air de rien, cette histoire de titre, et pourtant la quasi-disparition de ces phrases accrocheuses remplacées par des formules pseudo-poétiques, mythologiques, hermétiques signent l'invasion d'un esprit de sérieux qui nuit gravement à la santé de l'amateur : *Le Nom de la rose* (Umberto Eco), *La Musique des circonstances* (John Straley), *Le Rêve d'un aigle foudroyé* (George Chesbro) sont peut-être de très bons romans mais on ne m'ôtera pas de l'idée que des titres comme ça, entre le pompeux et l'abstrait, sont là pour déculpabiliser le lecteur de *Télérama* qui lit un polar et ne veut pas trop que ça se sache, ce qui serait impossible avec *La mariée est trop morte* (John D. MacDonald) ou *Tout le monde sont là* (Ed McBain).

Mais revenons à nos citrons. Ce sont ceux des machines à sous. Quand les trois apparaissent, c'est le jackpot. En arrivant à Las Vegas, le héros de Richard Stark, Grofield, joue toujours une pièce, une seule, dans une machine à sous de l'aéroport. Comme c'est un individu paradoxal, perdre est pour lui un signe de chance. Là, il gagne : scoumoune en perspective. Il faut dire que Grofield ne vient pas à Las Vegas pour jouer, il vient pour préparer un casse. Grofield est un comédien. Un intermittent du spectacle, dirait-on dans la France des années 2000. Comme c'est un Américain des années 1970 et qu'il ne peut pas compter sur les Assedic, il s'autofinance par des casses, des cambriolages, des hold-up, pour sauver le théâtre qu'il a installé dans une grange de Mead Grove (Indiana) et qui ne donne des représentations que l'été. Grofield, c'est un mini-festival d'Avignon à lui tout seul, au sud des Grands Lacs.

Richard Stark, l'auteur, est un des nombreux pseudonymes de Donald Westlake, grand nom de ce qu'on appelle la deuxième génération et, depuis la mort de McBain, un de ses ultimes

survivants. Westlake utilise Richard Stark en général pour les récits de cambriolage qu'il a hissés à la hauteur d'un genre à part entière. Stark/Westlake met en scène dans des séries séparées trois voleurs qui sont trois aspects de la condition humaine : il y a Parker qui est froid et compétent, Dortmunder qui est maladroit et sympathique et Grofield qui est amical et cultivé. Parfois, ils se croisent dans un même roman. C'est le côté balzacien de Westlake, ce côté balzacien de tous les grands du polar qui écrivent beaucoup de romans avec des personnages récurrents sans que cela tourne pour autant au procédé ou à la standardisation.

Stark/Westlake, McBain, James Hadley Chase, Carter Brown, il y eut un temps où ces quatre-là fournissaient un titre sur trois à la Série Noire. Carter Brown était mauvais à chaque fois, Chase une fois sur deux, McBain et Stark/Westlake jamais.

Les citrons ne mentent jamais est un roman curieux, assez décentré dans le temps et dans l'espace. Une structure angoissante comme la vie, en fait. Grofield tente des coups, les réussit plus ou moins bien et se retrouve traqué par un ex-commanditaire sadique. Tout ça fait qu'on a le temps de philosopher, par exemple à l'arrière du fourgon où l'on attend le moment propice pour passer à l'action : « *L'artiste et le criminel divorcent tous deux d'avec la société par le dessein qu'ils impriment à leur vie, tous deux tendent à vivre en solitaires, à passer par de brèves périodes d'activité intense suivies par de longues périodes de repos. – Intéressant, fit Grofield.* » Vingt ans plus tard, et de manière beaucoup plus compliquée, Don De Lillo ne dira pas autre chose dans *Mao II*, par exemple.

La simplicité behavioriste est d'ailleurs un des délices de la *Richard Stark 's touch*, ici plutôt bien rendue par la traduction de D. May. Manchette, qui savait de quoi il parlait, adorait Westlake.

Une dernière chose. Dans *Les citrons ne mentent jamais*, Grofield cuisine, dort et fait l'amour dans les décors de son théâtre personnel. Comme nous tous, en fait.



LE CODE PENAL ILLUSTRÉ

ARTICLE 313-1

L'ESCROQUERIE

L'escroquerie est le fait, soit par l'usage d'un faux nom ou d'une fausse qualité, soit par l'abus d'une qualité vraie, soit par l'emploi de manœuvres frauduleuses, de tromper une personne physique ou morale et de la déterminer ainsi, à son préjudice ou au préjudice d'un tiers, à remettre des fonds, des valeurs ou un bien quelconque, à fournir un service ou à consentir un acte opérant obligation ou décharge.

L'escroquerie est punie de cinq ans d'emprisonnement et de 375000 euros d'amende.



En avril dernier naissait le festival quais du polar. Pendant, 4 jours, en partenariat avec la Ville de Lyon et l'ensemble des institutions culturelles de Lyon, le festival quais du polar proposait une forme de rencontre inédite avec le "genre policier" à travers toute la diversité de sa culture.

La seconde édition de quais du polar sera plus proche encore du public : Côté littérature, des conférences, des débats, des lectures-performances dans l'espace public et la présence d'une cinquantaine d'auteurs internationaux parmi les meilleurs du genre.

Pour les amateurs d'images, un volet cinéma plus important, des expositions photos, une grande nuit du polar TV.

Pour partir à la découverte de la ville, une nouvelle enquête urbaine, des rendez-vous ponctuels pour des visites thématiques autour du polar, une exposition-dossier inédite au musée des Beaux-Arts

Et toujours un "bal noir", des concerts et de nombreuses animations autour du polar...

Quais du polar, festival international du roman noir s'adresse à tous les publics : lecteurs boulimiques de romans policiers, détectives amateurs, passionnés de la chronique des faits divers, cinéphiles en mal de sensations fortes, promeneurs curieux, citoyens attentifs à la marche du monde, amoureux de la fête et des rencontres...

quais du polar

enquêtes, films et romans noirs

WWW.QUAISDUPOLAR.COM